

Auteure : Hamouche Nora

Maître assistante A, Université Alger2

Département de Français

Boualem Sansal : *Harraga*, une ligne de vie ou une ligne de mort ?

Dans cet article sur *Harraga* de B. Sansal nous voudrions montrer comment une ligne de fuite, une ligne de vie tourne en une ligne de mort, une ligne de destruction chez les personnages principaux du récit. Ensuite, voir si cela permet d'en conclure que cette ligne destructrice concernerait l'auteur ou non (?) Et si c'est le cas, à quel niveau, sur quel plan ? Ainsi, nous nous proposons d'aborder le roman sansalien grâce aux concepts de G. Deleuze annoncés d'entrée de jeu. Des concepts qui en charrieront d'autres, toujours deleuziens, pour nous permettre de mener à terme notre questionnement autour de cette œuvre romanesque classée parmi une littérature dite d'urgence.

Le roman est construit comme une tragédie en cinq actes. Une tragédie romancée qui met à nu l'absurdité dans laquelle baigne la société algérienne aux prises avec un radicalisme islamiste vite métamorphosé en "guerre civile".

En effet, nous pourrions définir ces deux lignes deleuziennes comme des itinéraires inédits, allant dans des sens opposés, créés par les sujets/les hommes, ici les personnages, pour accomplir leur puissance, c'est-à-dire réaliser leur destin, dans le sens où ils concrétisent des projets, des rêves... En somme, les lignes de fuite seraient des cartes de route que les sujets se fabriquent au cours d'une aventure, et elles ne sont aucunement préétablies. Ainsi, certains font des parcours positifs, se construisent suivant la ligne de fuite créatrice de vie, quand d'autres se détruisent en régressant sur la ligne de mort. Et l'Histoire des hommes regorge de noms illustres qui ont fini dans une entreprise d'autodestruction emportant tout ce qu'elle pouvait sur son chemin.

En effet, à la lecture du roman *Harraga*, se pose la question de savoir pourquoi un tel titre pour raconter l'histoire d'une jeune fille venue de l'oranaise pour se prostituer à Alger et mourir à Blida ? Car, "harraga" est un mot de l'arabe dialectal qui signifie littéralement "bruleurs de route" et qui a pour sens admis en français "l'émigration/immigration clandestine", selon le point de vue duquel on considère le phénomène. Encore faut-il considérer le moyen par lequel cette émigration clandestine se fait. Les "harraga" sont de jeunes gens, des hommes plutôt que des

femmes, qui traversent la méditerranée sur des embarcations improvisées et louées en noir. Ils le font avec l'idée que leur tentative de s'exiler est un risque à double dangers : ou bien l'embarcation s'échoue et ils meurent en mer, sinon, ils arriveront sur la terre ferme de l'autre côté, mais devront vivre dans la clandestinité plusieurs années avant d'espérer avoir une identité dans le pays d'accueil.

En fait, la "Harga " nous met en plein dans la territorialisation et la déterritorialisation deleuziennes. Car, si l'on considère à l'instar du philosophe que les limites politiques des territoires sont des segmentarités dures que les sujets doivent franchir pour se créer leur ligne de fuite, alors la "harga" devient un moyen pour créer sa propre carte, inventer son territoire au grand dam des autorités politiques.

De ce point de vue, la jeune fille qui débarque de son douar de Ghelizane en quête d'aventure, loin des brimades familiales et des exactions islamistes terroristes, est conçue par l'auteur comme une "harraga". Elle émigre à sa manière et sa quête se résume à retrouver celui qui l'a mise enceinte et qui lui a promis de revenir l'épouser. Sauf que, au lieu de traverser la mer à la nage ou sur une improbable embarcation, avec de faux papiers, et de surcroît la nuit, elle fait son chemin tout au long du littoral algérien de l'ouest au centre et trouve son Eldorado, ou croit-elle le trouver, à Alger.

Cependant, l'anecdote de cette jeune fugueuse devenue prostituée pour finir dans le cimetière d'un couvent perdu, vestige de l'ère coloniale, laisse supposer, ne serait-ce que momentanément, puisqu'il nous faudra le montrer plus avant, que loin de porter l'espoir d'une vie meilleure la fin du roman, représentée par la fin de la jeune fille, est/serait le symbole d'une régression, voire pire, d'une possibilité de destruction de quelque chose de précieux : une mémoire collective qui porte dans ses interstices les souffrances d'un peuple expatrié durant cent et trente années de colonisation française.

A ce titre, il faut préciser qu'il ne s'agit pas des événements survenus à la fin du parcours de la jeune fille en eux-mêmes. Événements que l'on peut considérer sous trois angles : d'abord son échouage au couvent, ensuite, l'enfant qu'elle y met au monde, et pour finir, sa mort et son enterrement au sein de ce même couvent. Il ne s'agirait donc pas, pour nous, de sanctionner les événements en eux-mêmes. Car, l'enfant en soi est symbole de futur, d'espoir, même si la jeune mère semble ne pas pouvoir résister et trépasser. Les affects dont sont chargés les derniers jours de la jeune femme couvrent littéralement l'importance de l'endroit où ils se déroulent. Or, c'est le

lieu où l'enfant est mise au monde, où la mère devra la laisser parce qu'elle mourra juste après son accouchement qui nous semble chargé d'une forte symbolique à déchiffrer.

L'importance de ce lieu qui l'abritera à la fin de ses mésaventures avec ses compatriotes, s'exprime déjà par les soins que les bonnes sœurs vont lui prodiguer pour essayer de la guérir de toutes les maladies contractées tout au long de ses périples depuis sa fugue. Et, pour marquer le point final, c'est ce lieu qui recueillera sa dépouille fatiguée et meurtrie par les siens, car c'est dans ce couvent-même qu'elle sera enterrée.

Comme nous l'avons déjà avancé plus haut, ce ne sont pas les événements vécus de la jeune perdue à partir du moment où elle échoue dans le couvent jusqu'à son décès qui pourraient affirmer ou infirmer notre hypothèse à propos du déni destructeur dans lequel s'engage l'auteur dans la construction de son œuvre. Mais c'est surtout la quête éperdue de la docteure en pédiatrie, toute tendue vers un bonheur qu'elle désespère de trouver par ses propres moyens et qu'elle tente de rattraper à travers, d'abord, la vie volage de la future mère célibataire, ensuite, l'enfant que celle-ci laissera après sa mort.

Et encore une fois, ce ne sont pas les événements en eux-mêmes qui nous diront combien la prise de parti de l'auteur est tranchée du côté du monde occidental, reniant le sien propre.

En effet, la jeune fugueuse se crée, tout au long du récit, une cartographie autodestructrice qui va la mener inéluctablement à la mort. Cependant, sa jeunesse-même justifierait l'ensemble de ses erreurs, et jusqu'à son suicide involontaire. Mais, il se trouve que, tout en la dénigrant avec ses comportements vulgaires, obscènes et immatures, la raisonnable et sage pédiatre fait le même chemin. A une différence près, celle-ci va sur la trace de l'autre pour la récupérer, la ramener à la raison, à la maison, elle et son enfant à qui elle aura préparé une chambre spéciale dans son ancienne demeure. Alors que, jusqu'à son invasion par la jeune fille, la docteure croyait tout y garder fixe et figé indéfiniment.

A travers le récit des vicissitudes des deux protagonistes féminins dans une société entraînée dans une tragédie sans fin visible, le roman sansalien sous-tend une histoire coloniale qui semble déjà lointaine. Il s'agit de la révolution-guerre de libération du joug du français qui aura coûté la vie à un million et un demi-million de citoyens-indigènes algériens. Et bien plus loin, c'est l'histoire d'un siècle et trente ans de l'asservissement du peuple algérien dont l'auteur, au moyen d'un discours supporté par sa narratrice misogyne, semble oublier les retombées peut-être indirectes, mais quand même effectives, sur une situation actuelle, fasciste, dramatique et

sanguinaire. En même temps, on dirait qu'il invite à réfléchir sur un éventuel âge d'or, sur une utopique vie meilleure sous "l'autorité" d'une France actuelle, représentée par le couvent et ses occupantes, plus ouverte et moins conquérante, si l'on en croit la fin triste mais quasi-mystique de la jeune prostituée en son sein.

Ainsi, la jeune prostituée, durant son séjour chez Lamia, aura présenté des signes symptomatiques que la docteure ne pouvait interpréter avec justesse à temps : « -Oui, elle s'endort comme ça, la bouche ouverte, les yeux mi-clos, les bras en croix, les jambes aussi. »¹, des signes qui l'auraient "naturellement" intégrée dans la religion chrétienne et qui auraient laissé voir une prédisposition de la jeune femme à aller intuitivement, quasi-instinctivement, vers ce couvent.

A ce titre, on pourrait penser que l'auteur aurait la mémoire courte, et que, par un formidable coup de force sur un patrimoine collectif récent dénigré, il proposerait de choisir, contre un intégrisme islamiste barbare actuel –au moment où son roman est écrit et publié- une autre religion, le christianisme représenté par le couvent de Blida, "Le couvent des sœurs de Notre Dame des Pauvres". Il proposerait aussi un autre mode de vie, occidental, représenté par une visible indépendance de la docteure en médecine, vivant seule dans sa maison labyrinthique, un héritage familial datant de l'ère ottomane, approchant la quarantaine sans mariage, sans amoureux, bref, sans homme dans sa vie.

Mais, cette indépendance se fait sentir emprisonnement et exclusion, car le protagoniste vit dans les ressassements du passé, dans l'invention de personnages muets qui semblent lui tenir compagnie. Elle traîne ses frustrations, et rêve d'une autre vie tout en enviant le désordre et l'exubérance de la jeunette débarquée du "bled".

En effet, dans la création du personnage de Lamia, il semblerait que l'auteur sème une sorte de confusion, une ambiguïté, au sujet de ses sentiments et d'une éventuelle orientation sexuelle non tranchée. Le discours qu'elle tient semble sortir de la bouche d'un homme. Ce n'est en rien le langage d'une femme, encore moins d'une femme algérienne isolée de la gent masculine depuis son jeune âge par un père jaloux de son honneur familial. Ainsi, parle-t-elle au chauffeur du bus en lui disant "mon gars", elle sait comment se joue la pétanque alors qu'elle confie qu'elle était bien surveillée par son père et que, en dehors de ses heures de lycée ou de fac,

¹ B. Sansal, *Harraga*, Paris, Gallimard, 2005, p 301,

elle était plutôt solitaire et gardait la maison...En somme, son langage est celui des jeunes adolescents, mieux, celui de jeunes hommes algériens s'exerçant au vocabulaire qui imposerait leur virilité dans la rue : « elle va tâter de mes poings, ma parole ! »² Les propos qu'elle tient sèment le doute sur la nature de l'amour qu'elle a pour la jeune fille : « je l'ai serrée dans mes bras et embrassée au creux de l'oreille... »³ Enfin, Lamia donne à réfléchir sur ses sentiments mitigés accompagnés de comportements ambigus : « ...j'ai hurlé à me péter la voix : Chérifa...Chérifa...Chérifa...Chéri... ! »⁴ D'où, il est possible d'alléguer tout à la fois que l'amour qu'elle a pour la Lolita venue de l'oranais ressemble à un amour homosexuel, et pourtant, la déroute n'est jamais loin puisque elle déclare que ses sentiments pour elle sont d'un ordre filial. Elle serait une sœur aînée, ou bien même une mère pour la jeunette : « Elle n'est rien pour moi. Une greluce égarée qui s'est invitée elle-même, mais l'amour que j'ai pour elle en a fait ma petite sœur, mon enfant, mon bébé. »⁵

Par ailleurs, le prénom du bébé que laissera la jeune prostituée rappellera à Lamia son amie d'enfance, à qui elle vouait des sentiments quasi cultuels. Ses souvenirs d'elle flirtent avec un amour interdit, un amour qui frise l'homosexualité dans une société qui prône l'islam et où les traditions patriarcales semblent jouer plus que tous les dogmes religieux réunis. Cela laisse entendre que les sentiments ambigus qu'elle va se découvrir pour la mère célibataire et son enfant ne seraient que le prolongement d'une amourette avortée par "la faute" des hommes. Lamia semble expérimenter des amours impossibles et préfère leur donner une teinte filiale, peut-être pour se rassurer, ou alors pour tricher avec sa conscience trop aiguisée. Parce qu'il faut noter qu'elle est elle-même une gardienne féroce de la morale ancestrale qui l'emprisonne : « Pauvre chère Louiza...Dieu, comme ma Carotte chérie me manque. Comment ai-je pu vivre sans elle ? »⁶, « Comment ai-je pu vivre sans ma Louiza, ma sœur de lait, alors que l'absence de Chérifa me tue ? »⁷ Elle se rappelle sa peau, sa chevelure, ses yeux... et elle pleure son mariage forcé qui ressemble, à ses yeux, à une condamnation de la personne la plus chère à son cœur à être emmurée vivante. Car, depuis le mariage de Louisa, sa "douce Louisa", elles n'ont plus jamais eu l'occasion de se revoir, celle-ci ayant eu la malchance d'épouser un jeune homme

² Idem, p124,

³ Idem, p121,

⁴ Idem, p176,

⁵ Idem, p 177,

⁶ Idem, P209,

⁷ B. Sansal, *Harraga*, p 268,

sympathisant des nouvelles tendances islamistes incrustées en Algérie depuis les années soixante-dix déjà. Donc, autant dire un terroriste potentiel.

Cela étant, à travers l'attitude ambiguë de Lamia, il y a à déterminer l'ambiguïté savamment mise en œuvre par l'auteur. Car, autant elle exprime des sentiments de parenté à l'égard de la jeune fille, autant, on le constate, elle semble porter un regard masculin, un regard de convoitise sur elle. Et pas que sur elle d'ailleurs. Lorsque la jeune Schéhérazade vient la voir pour la tenir au courant des dernières aventures de Chérifa à la cité universitaire, Lamia porte sur elle le regard d'un homme qui soupèse son interlocutrice pour voir si elle lui conviendrait comme conquête possible : « Une jeune femme. Vingt-deux...vingt-trois ans. Une brunette...un petit air...hum ! le jean lui va comme un gant...un peu basse la poitrine, le soutien-gorge est à revoir...Mff ! Mff ! Elle sent bon...»⁸

De ce fait, nous pouvons avancer que le discours supporté par la narratrice, Lamia, sous-tend une vision du monde de l'auteur : « Et du coup encore, s'impose à moi cette vision dantesque, un ciel sans étoiles, une planète sans enfants et à ma petite échelle, au fin fond de Rampe Valée, une maison sans ma Lolita. »⁹ Il s'agit de la vision d'un monde absurde qui court à sa perte et qui fait tout pour y arriver vite.

En effet, Lamia vit dans une maison qui a vu passer des propriétaires de races différentes durant des générations différentes. Quand elle en hérite, la maison vieille de plus de deux siècles tombe déjà en ruines. Son imagination de femme hystérique en quête de maternité lui fait ressusciter tous ses fantômes. Elle se retranche ainsi du monde, y voit tout le mal et jamais rien de bien, elle s'enferme dans une solitude totale d'où l'extirpera en la choquant la jeune oranaise.

Très vite, le portrait de Lamia se brosse de sorte à laisser voir un personnage incapable de vivre parmi ses semblables, chez qui l'hygiène et l'ordre priment sur tout le reste, où la plupart des hommes sont des terroristes en puissance. C'est le cas du mari de "sa douce Louisa" qu'elle traite de "clochard". Ils peuvent être doublés de machos insensibles, c'est le cas du vieux chauffeur qui la conduit à Blida. Et peut-être même des imbéciles, c'est le cas de son frère Sofiane qui tente l'émigration en noir et dont elle n'entend plus parler, sauf à accepter de

⁸ P243

⁹ P169

s'occuper de la future mère-célibataire qu'il lui confie *in absentia*. C'est aussi le cas de son collègue Mourad, un alcoolique invétéré, crétin ou crétinisé par l'excès de ses beuveries. Et même le chauffeur de bus, qu'elle n'appelle que par un chiffre retenu de la plaque d'immatriculation de son véhicule "235", n'échappe pas à ce jugement crétinissant, malgré sa générosité sincère.

Le point de vue de la narratrice laisse voir une faille incommensurable entre les deux sexes, une faille qui semble les séparer depuis la nuit des temps, une faille qu'elle exprime sans laisser aucun doute sur le regard méprisant qu'elle porte sur eux, les hommes : « ...je n'allais pas ajouter à mon chagrin les élucubrations d'un vieux singe sur le comment du pourquoi la femelle de l'homme aime à fricoter avec le diable. »¹⁰

Vue de cet angle, le monde sansalien semble divisé en deux segments inaccessibles l'un à l'autre, celui des femmes incomprises, victimes et forcées de se débrouiller seules pour se faire une place dans le monde rude et sans merci des hommes, et celui des hommes incompréhensifs, répressifs et assoiffés de pouvoir. Le mur paraît définitivement construit entre les deux sexes et il n'y a aucun moyen d'espérer une réconciliation. Du moins, c'est ce que vit, ressent et transmet Lamia à travers le récit.

Car, même lorsqu'il s'agit de reproduction, un comportement humain naturel censé rapprocher les uns des autres par instinct de survie et de prolongement, l'auteur préfère le concevoir dans des circonstances floues, infériorisant la femme et incriminant l'homme. N'est-ce pas là le sens recherché à travers la mise en gestation d'une jeune fille, encore adolescente, qui croit encore à l'amour et au prince charmant, par un riche et puissant inconnu qui, pour seule garantie, lui laisse une photo de lui et lui fait croire qu'il va l'épouser ?

A ce titre, il est visible que l'auteur, dans le souci d'attirer un large lectorat agite l'éternel mythe de la prostituée désirée par tous les hommes. La jeune oranaise, révoltée contre l'ordre tyrannique des terroristes, se retrouve ainsi mythifiée par le métier qu'elle exerce malencontreusement, sans l'avoir choisi.

Pour elle, celui qui lui aura fait un enfant et l'aura abandonnée aussi vite, reviendrait ; il ne lui aurait pas laissé garder sa photographie sinon. Mais voilà qu'en tentant de le retrouver, elle passe d'une voiture à une autre, d'un homme à un autre, un lui offrant à manger, un autre des

¹⁰ B. Sansal, Op. cit., pp 286-287,

cigarettes, un plus riche des vêtements...Et elle échoit à la cité de jeunes filles de Ben Aknoun. Un lieu où, comme dans beaucoup des cités universitaires algériennes, sévissent tous les vices, drogues, alcools, prostitution... Ces lieux qui, depuis des années en Algérie, semblent marqués du sceau de la honte, où de jeunes innocentes se retrouvent être les jouets de la voracité sexuelle d'hommes assoiffés, ameutés par la chair fraîche et la pureté qu'ils se font comme un devoir de bafouer. Ces lieux qui sont devenus tabous alors qu'ils ne font que refléter un pan de vérité d'une société dérégulée, enfoncée la tête la première dans le vice, la perte de soi et des autres, la perte de tout repère. Ainsi se dessine l'univers sansalien où la femme semble porter "sa croix" jusqu'à l'exécution de sa sentence.

Par ailleurs, du côté masculin, il s'agit de faire miroiter du sexe sans contraintes ni conséquences, du moins visiblement. Les hommes qui se sont succédé sur la jeune "écervelée" débarquée de l'oranaï n'ont pas à justifier leurs envies passagères. Ni à promettre quoi que ce soit à une jeune femme dont le ventre arrondi dénoncerait la lubricité. Ils la croisent sur le trottoir, l'emmènent avec eux pour un temps, et la laissent sur un autre trottoir où elle devra attendre qu'un autre passager ait envie de la faire monter dans sa voiture. Mais, en tout cas, aucun des hommes qu'elle rencontre dans l'algérois n'a à justifier son comportement, n'a à rendre compte à personne de désirer une adolescente, de profiter de son jeune corps, de son jeune âge, de meurtrir sa naïveté, son innocence. L'auteur à ce titre se fait le juge et le bourreau de ses semblables. Il dénonce les travers de la société sans aucun fard et montre combien les hommes, du coin de leur strabisme, ont transformé la responsabilité de leur sexe en un avantage naturel ; comment ils en ont fait un pouvoir néfaste qui, au lieu de perpétuer une race, la race humaine, la détruit en passant sur les corps des femmes.

Cela étant, du côté féminin, il se produit un visible équilibre entre deux échantillons de femmes aux mœurs totalement contradictoires : d'un côté la jeune perdue qui a soif de vie et de liberté, de l'autre la femme adulte instruite mais esseulée, indépendante mais enchaînée à des fantômes dont elle n'arrive pas à se détacher. D'un côté l'ignorante suicidaire, de l'autre la sage prudente, mais...quelque part suicidaire aussi, puisqu'elle s'isole et semble prête à continuer à cracher sur la vie jusqu'à l'arrivée de Chérifa et/ou du bébé de Chérifa.

En outre, c'est ce prénom qui donne à voir une remise en cause radicale des dérèglements de la société à travers le roman. Elle s'appelle Chérifa et en arabe, ce prénom signifie "fille de

l'honneur", il a pour sens aussi "fille ou femme chaste, pure". En tout cas, le mot porte le sens de l'honneur et donner ce prénom à une fille dans la société algérienne témoigne d'une tradition qui veut que la femme soit la gardienne de l'honneur familial, tribal. Cependant, en suivant le parcours de la Chérifa sansalienne, on comprend vite que par dépit, par manque de sagesse, par débordement d'énergie aussi, elle perd cet honneur tant jaloué, elle le perd et se perd elle-même en faisant la rencontre de gens tout aussi perdus qu'elle. Car, même si la femme est censée garder jalousement cet honneur familial, les hommes aussi ont une part de responsabilité dans sa préservation ou sa perte. Et il est visible que dans le roman *Harraga*, exception faite du chauffeur de bus, tous les hommes que Chérifa rencontre se servent d'elle comme d'un objet sexuel et s'en débarrassent aussi vite.

De ce point de vue, il est visible que Chérifa n'a aucune chance de s'en sortir, sauf à trouver refuge chez les sœurs du couvent. C'est, semble-t-il, dans ce lieu, parmi ses gens, que la déshonorée et signe du déshonneur familial, tout autant que social, trouve son salut. Elle peut tenter de panser ses blessures, donner la vie, en toute sécurité, à l'enfant qui aurait été étouffée et jeté aux ordures si elle devait naître entre des mains algériennes. Et pourquoi pas mourir tranquille et avoir le droit à une sépulture digne quand l'ex-communion l'aurait frappée si elle était retournée mourir auprès des siens. Chérifa semble mourir en sainte.

Cependant, il est visible que le choix d'un tel endroit pour le salut de la prostituée n'est en rien gratuit. Il s'agit donc de lui donner un sens, trouver la symbolique qu'il véhicule chez l'auteur. Et l'on comprendrait aisément que le fait d'avoir fait remarquer que Chérifa a toujours dormi jambes et bras croisés en signe de croix n'est pas fortuit. Ce n'est pas fortuit non plus de voir Lamia, à la fin du roman, accepter enfin d'adresser des prières à Dieu, des prières qui vont durer toute une page, faites au sein-même du couvent, en présence de la sœur Anne, et qui se terminent par un "Amen" solennel.

C'est cette même Lamia qui va, en discutant avec un des fantômes de sa maison, Mustapha le turc qui ne lui répond rien tout au long d'un soliloque qui se déroule comme un dialogue après l'ultime départ de Chérifa, avoir une réflexion d'une gravité percutante : « - Une calamité ? A qui le dis-tu ! Bien sûr que je rentrerai chez moi si la Kabylie était libre et

indépendante et si elle possédait la bombe atomique pour assurer sa sécurité face à la Ligue Arabe. »¹¹

A ce titre, il est important de rappeler que c'est là la vision de l'auteur, prise en charge par la narratrice qui doit la faire passer sous la forme d'une parole folle, ou alors d'une parole d'une "savante-folle".

C'est du plus profond de sa solitude que la pédiatre exprime son vœu le plus enfoui, son rêve d'avoir une patrie, de retourner dans sa Kabylie d'antan. Mais, si on parle en terme de propriété de (s) territoire (s), une question s'imposerait alors : comment l'auteur, à travers les propos de Lamia sur la Kabylie, ou conçoit-il, que c'est là la seule parcelle du "territoire berbère" qu'il faudrait préserver de la "Ligue Arabe grâce à la bombe atomique" ? Comment définit-il le territoire à se réapproprier, à sécuriser des Arabes quand, dans son *Petit éloge de la mémoire*¹², il remonte l'Histoire jusqu'à la civilisation pharaonique d'Egypte et aux grands Pharaons berbères que cette civilisation a connus ? S'il s'agit de contrer les Arabes parce qu'ils ont envahi la terre des berbères, il faudrait peut-être élargir l'horizon et souhaiter posséder la bombe atomique pour protéger tout le Nord africain, pourquoi pas jusqu'à l'Egypte. Il faudrait aussi, peut-être, penser à renvoyer chez eux tous les colonisateurs de cette terre à travers siècles et millénaires, y compris les français qui sont, en réalité les occupants les plus proches et qu'on verrait comme les ennemis les plus récents encore.

Mais, s'il est question des Arabes parce qu'ils ont inscrit l'islam en terre des berbères, avec ses fractions extrémistes et meurtrières, nées des interprétations aveugles des hommes, on pourrait se demander : le christianisme dont les qualités "paisibles" sont vantées par l'auteur n'a-t-il donc jamais eu une histoire violente ? Notamment à l'égard des femmes ? Il n'y a qu'à interroger l'Histoire de l'Europe médiévale pour se rendre compte de combien le statut de la femme était toujours à reconsidérer dans l'infériorisation et l'exclusion.

Enfin, *Harraga* de B. Sansal se présente comme une recherche de salut ailleurs, du côté de l'Occident. Il serait donc possible de dire que la vision dantesque, ou absurde, du monde chez l'auteur se fait à coups d'événements aléatoires qui surgissent dans la vie de ses personnages. Des

¹¹ Idem, p206

¹² B. Sansal, *Petit éloge de la mémoire*, Quatre mille et une années de la nostalgie, Paris, Gallimard, 2007

événements qui les débordent, qui dépassent leurs capacités à réagir et qui finissent tôt ou tard par les submerger tant qu'ils sont "englués" dans les clivages sociaux et religieux traditionnels. Il met en scène deux personnages féminins aux prises avec un monde masculin borné, extrémiste et féroce. La seule échappatoire qu'il leur permet, c'est la mort chrétienne pour Chérifa et la fausse maternité, tout aussi chrétienne, pour Lamia.

Ainsi, *Harraga* se présente comme un des romans de B. Sansal qui pose indéfiniment la question de savoir si l'homme subit ou choisit son destin. Et il semblerait que la première alternative prend largement le dessus sur la deuxième chez l'auteur. Car, Chérifa mourant dans le couvent y était déterminée par sa façon de dormir, bras et jambes en croix. Et Lamia qui retrouve le goût de la prière et qui devient mère par procuration y parvient aussi au le couvent, avec l'aide des sœurs.

Bibliographie :

- B. Sansal, *Harraga*, Paris, Gallimard, 2005
- B. Sansal, *Petit éloge de la mémoire, Quatre mille et une années de la nostalgie*, Paris, Gallimard, 2007,
- Deleuze, Gilles, *Capitalisme et schizophrénie 2, Mille plateaux*, Paris, Minuit, Coll. Critique, 1980,
- www.youtube.com, G. Deleuze, *Anti-Œdipe et autres réflexions*, [consulté le 26/01/2012],
- www.youtube.com, Abécédaire de Gilles Deleuze, réalisé par Pierre-André Boutang, avec Claire Parnet, 1988, [Consulté le 17/01/2012],